

Une scène indescriptible se passe en ce moment : les vieillards, sachant que la mort—et quelle mort, que cette mort au poteau du supplice !—que la mort seule les attend, ont saisi tout ce qui leur tombe sous la main ; poussant eux aussi, le cri de guerre de leur race, ils tombent jusqu'au dernier, face à l'ennemi, les armes à la main. Plus d'un Iroquois mordit la poussière !

Les femmes et les jeunes filles, sachant le sort que leur réservent ces démons incarnés, ont résolu de s'entretuer plutôt que de se laisser prendre. Les mères en pleurs ont égorgé, toutes tremblantes, leurs enfants en bas âge.

Malgré la rapidité des Iroquois voulant posséder à tout prix ce butin humain, ils ne purent saisir que sept ou huit femmes, en tout et pour tout.

Ainsi disparut ce village naguère si heureux, si florissant.

\*\*\*

Depuis lors, et vers le temps où ce combat eut lieu, c'est-à-dire en été, quand la nuit étend son voile mystérieux sur la nature, on voit se dresser un blanc fantôme sur la Pointe au Mauvais Iroquois ; on entend, parfois, de grands hurlements, parfois des plaintes venant mourir à la grève.

Le vent, passant dans les grands pins de l'allée, leur arrache des pleurs et des sanglots déchirants. L'hiver, quand leurs rameaux chargés de glaçons s'entrechoquent à la froide bise du Nord, c'est comme un bruit de tomahawks sur des crânes, et l'on distingue, à travers ces coups, des gémissements de douleur, de grands râles d'agonie !..

Ce sont, il n'en faut point douter, les âmes des pauvres Algonquins tués dans le lac, l'esprit mauvais de l'Iroquois de la Pointe.

Ne vous aventurez point là en ces instants ! Le téméraire paierait de sa vie sa fatale curiosité.

\*\*\*

Sans perdre de temps, les Algonquins, après avoir étendu sur un lit de mousse leur valeureux chef, se sont mis à la recherche de différentes herbes dont les vertus vulnéraires et abstergentes leur sont connues. Ils en appliquent les feuilles, légèrement mâchées, sur les plaies du Bison-Rouge, et font le même pansement à tous les blessés qui ont pu survivre. Ils glissent, entre les dents de leur jeune chef, quelques gouttes d'une boisson obtenue par la macération des premières pousses de l'épinette, de plantes sudorifiques, révulsives thériacales, et le brave sauvage revient tout doucement à lui.

Entendant les cris des vainqueurs, il veut voir ce qui se passe : il rampe sous bois, l'espace d'une vingtaine de pas, malgré sa faiblesse. De la lisière du bois où il est parvenu, il domine quelque peu la place où fut le campement... Il pense mourir, à la vue de l'horrible spectacle qui se présente à ses yeux ! Les cases sont brûlées ou rasées ; dans les cendres ou les décombres, des cadavres, du sang, du sang toujours, du sang partout !

Il aperçoit dans un groupe les quelques femmes prisonnières des Algonquins ; parmi elles il reconnaît—oh ! son cœur ne le trompe pas, si ses yeux sont voilés par la douleur !—il reconnaît sa douce fiancée, sa bien-aimée, la Blanche Gazelle !

Le Grand Esprit les a-t-il donc complètement abandonnés ? Et le Manitou des Iroquois serait-il plus puissant que le Grand Esprit de la Robe Noire ?...

Mais non ! arrière, cette pensée blasphématoire !...

Il veut s'élançer sur ces féroces insulteurs de femmes : ses forces le trahissent encore, il s'évanouit à nouveau. Ses fidèles gardes du

corps ne l'ont point quitté, heureusement. Ils ne lui eussent point permis de se sacrifier inutilement. Ils ont pour lui les attentions les plus délicates ; après l'avoir ramené à son lit de mousse, ils renouvellent le pansement.

La nuit est venue ; les Iroquois la passent sur l'emplacement du village algonquin. Grâce à la vertu des plantes appliquées sur ses blessures, le Bison-Rouge peut reposer sans fièvre : dès les premières clartés du jour, il se sent presque fort. Les Iroquois, cependant, achèvent leurs préparatifs de départ. Bientôt, ils s'ébranlent en bon ordre, leurs prisonnières placées au centre.

Le Bison-Rouge, qui avait repris son poste d'observation, les voit se diriger vers le sud.

Mais nous les retrouverons en une autre occasion.

Notre tâche, quant à la Pointe au Mauvais Iroquois, se termine ici.

Les Algonquins donnèrent à cette pointe le nom de "Mauvais Iroquois," en souvenir, non seulement du fait d'armes y accompli, mais surtout des blasphèmes et des outrages que leur prodigua l'Ours Brun.

*J. J. Curran*

L'HON. JUGE J.-J. CURRAN

(Voir gravure)

Le banc de la Cour supérieure à Montréal, qui était veuf d'un de ses membres les plus distingués, depuis le décès de sir Francis Johnson, vient d'être rempli par la nomination de M. J.-J. Curran, C.R., ci-devant député fédéral de Montréal-centre et solliciteur général dans le gouvernement de la Puissance.

M. Curran est l'un de nos compatriotes doués de plus de talents. Dans le Barreau d'abord, et depuis treize ans dans la politique, il a eu des succès qui font augurer favorablement de sa carrière dans la magistrature.

Nous le félicitons vivement de cette promotion, et nous en complimentons aussi le gouvernement fédéral.

M. Curran est le fils de feu M. C. Curran, originaire du comté de Down, Irlande, et qui vint au Canada au commencement de ce siècle. Il est né à Montréal en 1842 et a étudié au collège Sainte-Marie, de Montréal, et à Ottawa. En 1865, il a épousé la plus jeune des filles de feu M. Patrick Brennan. Admis au Barreau en 1863, il fut nommé conseil de la

Reine en 1882. Dans les élections de 1874, il brigua les suffrages, sans succès, dans le comté de Shefford pour la Chambre des communes ; il fut battu par l'hon. L.-S. Huntingdon. Il a représenté Montréal-centre au Parlement depuis 1882. Le 6 décembre 1892, il était nommé solliciteur général.

## JEUX DE CARTES

PATIENCE : LES FLEURONS. (*Un jeu de whist en entier*)

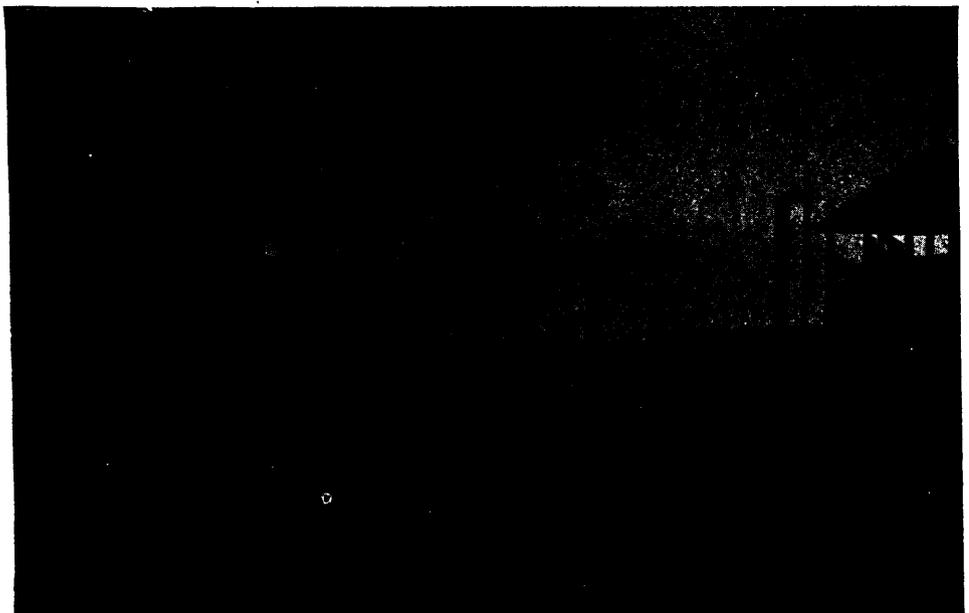
On sort du jeu les quatre as et on les range horizontalement au bas de la table. Les autres cartes, que l'on a bien mêlées, s'étalent en seize paquets. Ces paquets, occupant quatre rangées contenant chacune trois cartes disposées en éventail, ressemblent à des fleurons. Les seize éventails sont posés en travers.

Dès que la carte d'en haut d'un ou plusieurs de ces paquets correspond à un as, en couleur ou en ligne ascendante, on la met sur un as. Si deux ou plusieurs des cartes d'en haut de ces paquets correspondaient à l'as en couleur et en ligne descendante, on les placerait les unes à côté des autres pour les transposer sur le paquet principal dès que la série le permettrait. Dans les deux cas, on ne peut employer que la carte supérieure des paquets. Ce n'est que lorsqu'elle a pu trouver son emploi qu'on peut disposer des autres. Lorsqu'il n'y a plus, sur le jeu, de carte à employer, on forme un talon de tous les paquets et, sans mêler les cartes, on reprendra l'opération en se conformant aux mêmes règles.

On peut épuiser le talon jusqu'à trois fois. Pour que le problème soit résolu, il faut que toutes les cartes se trouvent placées sur les as en ligne ascendante ; si ce résultat n'est pas obtenu, la patience est manquée.

On peut aussi augmenter la difficulté des fleurons en ne commençant point par sortir les quatre as, pour en faire les quatre souches, mais en établissant cette rangée d'as, dans le cours de la patience, au fur et à mesure que l'un ou l'autre se trouvera la carte d'en haut d'un paquet en éventail, ou bien, si l'as se trouvant une des cartes de dessous, quand il serait devenu disponible par l'écart régulier des cartes supérieures.

Cette patience peut être faite avec deux jeux de whist. On écarte alors les huit as, dont on a fait une rangée horizontale, et l'on dispose ensuite trente-deux paquets en éventail, avec lesquels on procède comme il est dit plus haut. Mais avec deux jeux, on n'épuise le talon qu'une fois.



AU CHAMP DE COURSES DE BEL-AIR (PRÈS MONTRÉAL)